

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 79 (1991)

Heft: 12

Artikel: A l'ombre des jeunes filles en fleur

Autor: Tendon, Edwige

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-279847>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A l'ombre des jeunes filles en fleur

Dur aveu: Scarlett et Noir Tango, ça titille même les féministes. Qui n'en perdent pas pour autant leur œil critique...

Les grands débats d'idées, ce n'est pas leur rayon. En revanche, elles ont du souffle et on ne s'endort pas en leur compagnie. Même si ce type d'héroïnes défrise plus sûrement que la douche les féministes que nous sommes, on les suit, toutes affaires cessantes, jusqu'au bout de l'ouvrage. Quel aveu ! Quant à leurs hommes, ils en sont fous, évidemment. Ces mâles aventuriers au moi-je hypertrophié tombent en effet raides comme des minets quand elles font chabababada du bout de leur petit doigt.

Elles ? Deux nanas, aussi toc que chic et choc. Pour le chic, Scarlett O'Hara, la fille du Sud sécessionniste que Margaret Mitchell avait laissée en rade du côté de Tara. Autant en emporte le vent... C'est à Alexandra Ripley*, auteure de lourdes choses à bronzer pas idiot, que les héritiers de la dame ont fait appel pour cueillir la suite des aventures de Ma'am Scarlett.

Plus proche de nous géographiquement, contemporaine de nos mères, mais tellelement plus libre, la rousse Léa Delmas, que certain-e-s lecteurs/trices ont peut-être déjà croisée dans une précédente trilogie. Frenchie de choc à la démarche chaloupée, elle a pour son amant façon Rhett Butler de fort coupables faiblesses, joliment mises en page sur fond de défaite nazie par Régine Defforges**.

Scarlett et Léa, ces deux divas de toc, têtues comme des bourriques et plus rancunières que des éléphantes, se livrent à un formidable match frico-littéraire sur le ring des libraires depuis la rentrée. Egocentriques en diable, susceptibles comme des poux, insatisfaites, abandonniques, elles font périodiquement des poussées de co-cooning dont seuls les hommes viennent à bout. Mais pas n'importe lesquels. Il leur faut au moins pour s'épancher l'épaule d'un Rhett Butler ou d'un François Tavernier, ces virils conquistadores au sourire inquiétant. Et leur amour, bien sûr. Chaste pour Scarlett, large diffusion du bouquin outre-Atlantique oblige, il prend pour Léa les couleurs de l'extase. Il est vrai que sous nos latitudes, le vulgum ne fait généralement pas tout un plat pour des histoires de polissonnes qui se trompent de couette.

Les deux écrivaines ont donc remis sur



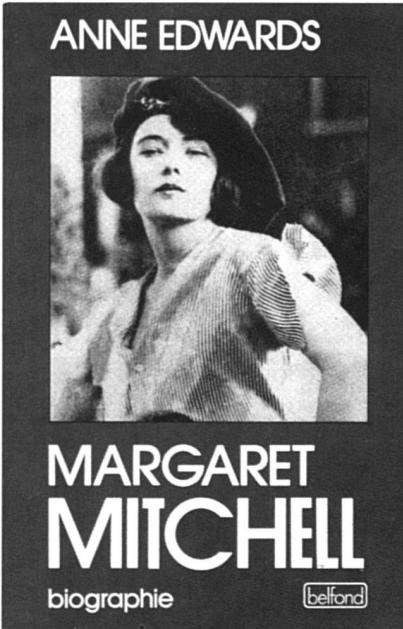
le feu une potée qui mijote depuis la nuit des temps. Avec *Noir Tango*, Régine Defforges nous sert une soupe au piquant très

parisien. On ne lâche pas sa Léa à-la-chasse-à-François-traquant-le-nazi dans les milieux pérönistes de l'immédiat après-

La journaliste d'Atlanta

Anne Edwards, *Margaret Mitchell*, éd. Belfond, 326 p.
En angl. : *The Road to Tara*, Hodder and Stoughton, Londres

(pbs) – En 1983, date de parution de cette biographie de Margaret Mitchell aux Etats-Unis, « six millions d'exemplaires d'*Autant en emporte le vent* reliés ont été vendus aux Etats-Unis, un million en Grande-Bretagne, et neuf millions de traductions dans le reste du monde. Chaque année, il continue de s'écouler globalement 100 000 exemplaires reliés, et les Américains à eux seuls achètent 250 000 exemplaires en collections de poche. » Cet unique livre de Margaret Mitchell est un succès de librairie également unique, et d'autant plus étonnant qu'il fut immédiat et perdure. Sa publication en 1935 partage en deux la vie de l'auteure. Avant, dans une ville encore provinciale, journaliste qui fait les chiens écrasés dans la gazette locale, sa vie est assez terne, et pour en combler les vides, pendant dix ans, elle écrit



guerre. C'est agréable à lire et l'intrigue policière, qui fait appel à tous les ingrédients du genre, est bien ficelée. Sans cracher dans la soupe, on peut cependant regretter que le cri muet des suppliciés serve seulement de prétexte à un aimable bavardage mondain, un doigt de sang, un zeste de sexe, zéro de réflexion.

On regrettera encore, et lourdement, qu'au sortir de la guerre, l'auteure n'ait eu d'autre ambition pour Léa que de lui faire harponner un beau ténébreux. Quitte à

égalé. Et, pourquoi pas ? craquer dans... l'égalité. On peut toujours rêver.

Quant à la potée réchauffée par Alexandra Ripley, elle n'est pas très goûteuse. La route est longue, longue, d'Atlanta à Dublin, et parsemée d'embûches... A la décharge de l'auteure, notre attente : elle était à la démesure du mythe auquel ont accédé les amants du producteur Selznick.

On était prêt, osons le dire, à toutes les bassesses pour « connaître la suite ». Rude réveil. Scarlett est égale à elle-même,

presque en cachette ce roman qui est une histoire d'amour sur fond de la guerre de Sécession.

Après, la vie de Margaret Mitchell est dominée par les soucis que lui cause la gestion du succès de son livre : droits d'adaptation au cinéma, droits de traduction, procès avec les divers éditeurs européens, innombrables interviews qu'elle redoute, etc. ; c'est à peine si elle jouit de la contrepartie de son succès : sa popularité dans sa ville d'Atlanta, qui bénéficie du rayonnement de son livre.

La réussite de Margaret Mitchell tient à son talent, qui est évident, mais aussi à la parfaite adéquation de son roman à la fois au moment où il paraît – on est en pleine dépression, et c'est un chant de courage – et au lieu où l'histoire se situe et qui est celui même où écrit Margaret Mitchell : toutes les familles d'Atlanta s'y reconnaissent. Le succès du livre est également soutenu et entretenu par la façon géniale dont Vivien Leigh, cette Anglaise, incarne cette pure héroïne du Sud américain qu'est Scarlett O'Hara. Anne Edwards, romancière et historienne, avait d'ailleurs écrit une biographie de Vivien Leigh avant de se consacrer à celle de Margaret Mitchell.



bousculer la belle, nous, on lui aurait fait réviser autre chose que son petit Kamasutra illustré. Pour lui permettre de parler en

certes, vaniteuse comme pas deux, avec un tiroir-caisse à la place du cœur. Mais le climat irlandais ne réussit pas à cette oiselle

du sud. Est-ce parce que sa noire mama et la douce Mélanie, qui faisaient habilement diversion à son égoïsme effréné, ont disparu ? Ou parce que le Rhett de nos vingt ans ne peut tout simplement pas être devenu assez stupide pour croire que sa brune furie en pince encore pour le pâle Ashley ? Toujours est-il que le récit s'ensile.

Les personnages n'ont pas pris une ride, lit-on sur la jaquette du livre. Peut-être. Après tout, ils sont encore jeunes. Seulement, ils ont pris du bide. Le cousu-main de Margaret Mitchell les gêne aux entournures.

Ce qui n'empêche que là aussi, on reste accro jusqu'au bout. L'histoire, la vraie, pourrait en effet commencer à la page suivante... Peine perdue. A croire que les mythes font exprès de se venger quand on vient les titiller.

Que demande le peuple ? *Scarlett* et *Noir Tango*, du pain et des jeux. Accueil d'enfer, en effet, pour ces trips bâts qui caracolent au top 50 des livres les mieux vendus depuis leur sortie en librairie.

A moins de deux lustres de l'an 2000, les Verdurin ont définitivement noyauté les Guermante. Le futile, assis sur un Everest de fric, a gagné le panthéon. C'est ça qui est préoccupant, en dépit de tout le plaisir que l'on prend à l'ombre de ces nouvelles jeunes filles en fleur.

Chaque époque a les Proust qu'elle peut.

Edwige Tendon

* *Scarlett*, par Alexandra Ripley, Ed. Belfond, 1991, 852 pages.

** *Noir Tango*, par Régine Deforges, Ed. Ramsay/Denoël, 1991, 373 pages.